

La chronique de poésie de René Lacôte

GEORGES BRASSENS

LES remous provoqués par la publication d'un *Léo Ferré* dans la collection des *Poètes d'aujourd'hui* ne sont pas encore apaisés, et voici déjà un *Georges Brassens*. J'espère même que Pierre Seghers ne s'en tiendra pas là dans l'entreprise de désintoxication par laquelle il continue à bien servir la poésie et qu'après un *Jacques Brel*, désormais indispensable et attendu, il développera son offensive sous de nouvelles formes qui surprendront encore.

La première opération nous avait permis d'assister à quelques crises de fureur autour des alambics à poésie. J'étais aux premières loges, car j'ai eu ma part des invectives pour l'article que j'avais consacré à Ferré. Je suis tout prêt à récidiver ; il est seulement dommage que la présentation de Brassens par Alphonse Bonnafé ne m'y aide guère.

Il y a, entre Ferré et Brassens, de nombreuses différences. Celles-ci font que les admirateurs respectifs des deux artistes se disputent volontiers. Je ne dirai pas que je sois toujours indifférent à ce débat, mais il y a temps pour tout, et ce n'est pas aujourd'hui ce qui m'intéresse. Il ne s'agit même pas encore de savoir à quel rang l'un ou l'autre doit être situé dans ce tableau de la poésie contemporaine en cent volumes où les voici entrés. Il s'agissait seulement, en rappelant un peu de notre histoire poétique comme sut fort bien le faire Charles Estienne dans son *Léo Ferré*, de faire admettre à ceux qui l'ont oublié ou n'ont jamais voulu le savoir, que chanson et poésie sont une seule et même chose. Tout le monde aujourd'hui

connait les chansons de Brassens comme celles de Ferré ; l'éditeur n'a certainement pas songé à les révéler à qui que ce soit. Mais il a sérieusement bouleversé des idées nouvellement reçues sur la poésie en faisant lire les textes de ces chansons avec les textes de René Char et les vers de Péguy, entre beaucoup d'autres. Je ne voudrais donc pas me répéter, car, sur ce plan, j'aurais aujourd'hui le même article à faire que j'avais déjà fait sur *Léo Ferré*.

La différence dans l'influence que ces livres doivent avoir, vient de leurs introductions, auxquelles il faut attacher ici une importance capitale. Si le *Rimbaud* ou le *Victor Hugo* de la collection avaient été manqués, cela n'aurait sans doute pas été trop grave de conséquences. Il en va autrement quand il s'agit d'avoir raison, d'un coup, d'un préjugé très préjudiciable au développement de la poésie contemporaine. Charles Estienne avait écrit sur Léo Ferré une étude extrêmement clairvoyante qui avait fait de cette monographie la plus efficace contribution à la défense de la poésie française en un moment où le dissolvant *Verbe et Vertige* d'Alain Bosquet opérerait quelques ravages.

La popularité de Georges Brassens, y compris dans le public qu'on dit d'avant-garde, ne signifie pas qu'il ait d'avance la partie gagnée en publiant les vers de ses chansons. *La mauvaise réputation*, qu'il donna chez Denoël en 1954 avec une bonne préface de René Fallet, n'a jamais eu un succès poétique très considérable. Brassens est pour tout le monde un poète, sauf toutefois pour une maffia de poètes.

Alphonse Bonnafé, qui présente de nouveau ces vers dans les *Poètes d'aujourd'hui*, accumule si bien les bévues critiques et les provocations à contresens que la portée d'un tel ouvrage sur ses lecteurs en est grandement faussée et pour certains peut-être totalement détruite.

Il y a, nous dit Bonnafé, un mythe Brassens. En quoi consiste ce mythe, il ne nous le dit pas. *Voilà longtemps (depuis Hugo ou Rimbaud) qu'un poète n'avait pas pris les proportions d'un mythe*, écrit-il simplement. Cela demanderait explication. Mais, après de telles affirmations, Bonnafé nous dépeint en Brassens un personnage de légende construit à grand renfort de clichés romantiques, ce qui n'est pas très éloigné du portrait auquel nous ont habitués les magazines.

Alors qu'il s'agissait de réintroduire la chanson dans la considération des lecteurs de poésie, Bonnafé se propose uniquement de démontrer que Brassens est, avec Paul Valéry, notre plus grand poète. Pourquoi devons-nous admettre cette évidence ? parce que, semble-t-il, Valéry et Brassens, sont l'un et l'autre Sétois. Dans les trente pages de cet essai, le parallèle entre les deux grands hommes est interrompu, couronné par une photographie hors texte où Brassens est montré de dos, devant la tombe de Paul Valéry, et face à la mer, où ne picore d'ailleurs aucun foc par un oubli regrettable à la prise de vue.

Après avoir vu à Sète, le cimetière marin, écrit gravement notre auteur, voyez-y aussi la maison de Brassens, ou plutôt la maison de son père, qui l'a construite et y habite encore.

Pour toute démonstration de la grandeur poétique de Brassens, Alphonse Bonnafé constate : *Constatons d'abord que cette œuvre a rendu au grand public le goût de la poésie. C'est à savoir, puisqu'il s'agissait précisément de montrer que cette œuvre appartient à la poésie. Il faut ensuite considérer qu'en raison de sa large diffusion, l'œuvre de Brassens a fait plus que toute autre pour le renouvellement des idées. Cela est vrai pour une bonne part, sous réserve de mise au point, mais cela est vrai aussi de gens qui n'ont rien à voir avec la poésie.*

Quand on aborde après cela la lecture des vers de Brassens, les positions anciennes demeurent inchangées. J'ai déjà lu quelque part que ces vers, dépouillés de leur musique (ou plus exactement de la diction propre à leur auteur), sont singulièrement *décolorés*. Et cela est indéniable. A cette objection, il n'y aurait pas de réplique s'il s'agissait de considérer le talent de Brassens sur la seule valeur de ses vers. J'aime très souvent ceux-ci. Mais n'en déplaise à Bonnafé, je ne mets pas en balance le *Cimetière marin* et le *poème* qui débute ainsi :

*Dans un coin pourri
Du pauvre Paris
Sur une place
L'est un vieux bistrot
Tenu par un gros
Dégueulasse.*

Ce sont pourtant de bons vers, et ceux du *Cimetière marin* se discutent.

C'est qu'en réalité, entre ceci et cela, sur le plan de l'art des vers, il n'y a rien de commun. Mais qu'on nous parle vraiment de poésie et nous lirons tout d'un autre oeil.

Quand Seghers aura revendu au syndicat d'initiative de Sète le texte de Bonnafé, nous trouverons, je l'espère, dans la réédition de *Brassens*, une étude qui ne sera pas fondée sur la comparaison de ce qui n'est pas comparable et sur le génie qui souffle de l'étang de Thau. Car j'aime énormément les chansons de Brassens, et je souhaite qu'un critique sérieux se consacre à leur analyse de façon à montrer en quoi elles sont excellentes. car c'est là l'essentiel (qu'elles appartiennent à la poésie, cela se démontrerait aussi bien de très mauvaises chansons, car la poésie, hélas, a ses degrés et la bonne poésie n'est pas courante).

Je pense que si Brassens avait seulement voulu faire des vers, il les aurait faits autrement. Mais il n'y a pas de rapport entre la portée d'une image ou d'un mot dans un vers dit par

Brassens ou écrit par Pierre-Jean Jouve qui n'aimerait pas cette comparaison car il croit à la hiérarchie entre les genres poétiques. Avec Léo Ferré nous étions amenés à nous souvenir de la tradition poétique qui ne séparerait point à l'origine le poème de sa mélodie. La mélodie de Brassens a un caractère plus original en ce qu'elle est plutôt une forme musicale de la diction sur des rythmes qui sont ceux de la chanson populaire. Voilà, me semble-t-il, le thème de l'étude qui reste à faire, où il sera montré qu'en ramenant la chanson française égarée sur sa véritable voie, par des moyens personnels extrêmement originaux, Brassens contribue à ramener à la raison la poésie écrite, contrainte de se souvenir aussi de ce que ses propres origines ne sont en rien différentes.